

Prix spécial de danse 2017

AIEP Avventure in Elicottero Prodotti

« Nous cherchons à dépasser les règles convenues »

Ariella Vidach, comment êtes-vous arrivée à la danse ?

J'ai abordé la danse à la fin des années 70 d'une manière peu conventionnelle. Je ne m'intéressais pas à la chorégraphie et les spectacles de danse que j'avais eu l'occasion de voir m'avaient semblés anachroniques et sans intérêt. Par contre, j'étais très attirée par le cinéma, la littérature et le théâtre de recherche. Mes références étaient Grotowski, Gordon Craig, Brook, Barba, Bene, Barberio Corsetti qui a fondé le groupe Gaia Scienza. Ce qui m'intéressait dans ces approches, c'était l'élaboration d'une écriture scénographique innovante, non narrative, libérée de toute tentative de représentation spectaculaire et qui privilégiait tout à la fois l'espace, le mouvement et l'image. Sous les conseils de Giorgio Barberio Corsetti, j'ai suivi un séminaire de danse organisé par Jeb Shawn, une américaine qui vivait à Rome, disciple de Steve Paxton. Cette danse, c'était le *contact improvisation*.

Claudio Prati, vous avez une formation initiale de gymnaste. Qu'est-ce qui vous a conduit de la gym à la danse ?

J'ai en effet obtenu un diplôme de gymnastique et de sport à l'école polytechnique fédérale de Zurich. J'ai ensuite suivi des études de sculpture à l'académie des Beaux Arts de Brera, ainsi que des cours de mime et pantomime au Piccolo Teatro de Milan. Je me suis toujours intéressé au mouvement en tant qu'outil performatif et aux liens possibles entre les arts. A l'université de New York, j'ai suivi entre 1986 et 1988 les cours de *videoart* et *special project mixed media*. J'ai aussi intégré les classes de *contact improvisation* au Mouvement Research et au PS122. Là, j'ai pu aborder la technique de Alwin Nikolais. A New York, j'ai finalement dansé dans quelques performances des chorégraphes Elisabeth Streb et Yoshiko Chuma.

Tous les deux, vous êtes arrivés à la danse par le contact improvisation. Claudio, quels ont été les professeurs qui vous ont marqués ?

Daniel Lepkoff, David Zambrano et Nancy Stark Smith.

Et vous, Ariella ?

J'ai été très inspirée par les enseignements de Dana Reitz et de Steve Paxton. Mais je dois aussi beaucoup à Joel Dabin, mon professeur de classique pendant sept ans à New York.

Que vous a apporté cet enseignement classique ?

Joel Dabin m'a enseigné les principes fondamentaux du classique. Ces principes ont été essentiels pour toutes les autres techniques de danse par la suite. Je ne remercierais jamais assez ce professeur ! Il a malheureusement été emporté par le SIDA à la fin des années 80, comme beaucoup d'autres artistes...

Claudio, comment vous êtes-vous rencontrés ?

Lors d'une jam de *contact improvisation* à l'Eden Expressway de Broadway, en 1986.

Comment vous complétez-vous dans le travail ?

Ariella a des qualités complémentaires aux miennes. Elle est pragmatique et rend possible la réalisation concrète de nos rêves. Sans elle, nos projets flotteraient quelque part dans nos imaginaires. Nous avons défini au fil du temps une sorte de routine dans le travail. Nous réfléchissons ensemble à la direction artistique de la compagnie et des créations que nous produisons. Pour les spectacles, nous développons le concept de la pièce, sa direction et sa mise en scène. Je traite en particulier ce qui relève de la scénographie tandis qu'Ariella crée la chorégraphie. Ensemble, nous travaillons sur les costumes. Le matériel sonore se crée en collaboration avec le compositeur ou *sound designer*.

Votre toute première collaboration ?

A New York en 1987 pour la production d'une vidéo de danse intitulée *DONT WALK WALK*. En 1988, nous avons créé notre première performance live, *Remote Control*. Pendant 50 minutes, la chorégraphie et la vidéo se déroulaient simultanément sur scène.

Les artistes importants pour vous ?

Ils sont nombreux et issus de diverses disciplines ! Antonin Artaud, John Cage, Merce Cunningham, Allan Kaprow, Joseph Beuys, Stelarc, Nam June Paik, Steina & Woody Vasulka, Trisha Brown, Laurie Anderson, Carole Armitage, Anne Teresa de Keersmaeker, Matthew Barney William Forsythe, Ryoji Ikeda... Au niveau de la musique, on écoute principalement de l'expérimental et de l'improvisation radicale. Cela va de Anthony Braxton à John Zorn, Fred Frith, Rhys Chatam.

Quelles sont vos sources d'inspiration ?

Les premiers solos étaient motivés par une impulsion du corps qui devait mener à la construction d'une forme évolutive. Au fil du temps, nous avons étudié le potentiel de la technologie. Il nous a fallu trouver des chemins nous permettant de surmonter les limites physiques et technologiques, et ce défi nous a énormément stimulés ! Plus qu'un résultat, nous nous sommes penchés sur les processus, nous avons contourné règles et obstacles pour établir une relation avec notre dispositif technologique. Un jeu amusant et fascinant, expérimental aussi au niveau des systèmes interactifs et des relations produites entre l'homme et la machine.

Peut-on dégager un fil rouge qui relie vos pièces ?

Dépasser les règles convenues.

Quel est l'environnement favorable pour le développement de votre travail ?

Un contexte ouvert, disponible à l'expérimentation de nouvelles propositions, permettant l'essai et l'erreur.

Y a-t-il des thématiques importantes pour vous, que l'on retrouverait au fil de vos pièces ?

Les intersections entre l'art, la science et la technologie, bien sûr, et la dichotomie naturel/artificiel, réel/virtuel. Tout cela s'expérimente par le corps.

Comment le public au Tessin reçoit vos pièces ?

En général, et comme dans la plupart des pays où nous présentons notre travail, le public tessinois qui suit la danse contemporaine en tant que forme de recherche artistique est restreint, mais il est attentif et fidèle. Nos créations ont reçu et reçoivent encore une bonne réception. Les critiques sont sensibles à nos propositions innovatrices qui combinent chorégraphie et nouvelles technologies. Nous avons suscité un intérêt continu de la part des institutions et des médias tessinois.

Quel rôle, selon vous, votre compagnie joue-t-elle au Tessin ?

Un rôle de pionnier. Nous avons ouvert des pistes pour les pratiques artistiques expérimentales et pour la professionnalisation du secteur. Mais les moyens financiers alloués par les institutions municipales et cantonales tessinoises sont insuffisants pour développer cette professionnalisation. Les chorégraphes et artistes tessinois qui peuvent vivre de leur pratique artistique sont nettement inférieurs à la moyenne des autres cantons suisses. Cette situation provient de notre politique culturelle municipale et cantonale. Celle-ci est incapable d'introduire des conventions de soutiens conjoints sur plusieurs années pour des compagnies qui ont pourtant un potentiel de diffusion.

Quelle importance accordez-vous à ce « Prix spécial de danse » ?

Ce prix est important. Il met en évidence une recherche et une expérimentation de longue durée, consacrée à un thème bien particulier, assez singulier même, mais marginalisé et peu considéré par les puristes de la danse. Le rôle de notre compagnie, après ce prix, sera de militer pour que les conditions de travail au Tessin soient identiques à celles que connaît le reste de la Suisse. Le Tessin doit se mettre à la même table que ses homologues des autres régions suisses. Il faut aussi éviter que les tessinois qui ont plus de ressources s'imposent, et que les autres soient délaissés... Bref, c'est un véritable « système tessinois » qui doit se créer et se mettre en réseau avec le reste de la Suisse.

De quoi la danse en Suisse a-t-elle le plus besoin pour son développement ?

Il faut un système d'encouragement solide, avec des ressources financières suffisantes qui permettent de continuer à développer et offrir au public toutes les formes chorégraphiques possibles : la recherche pure et radicale, la tradition, le divertissement, la danse sociale ou politiquement engagée, les danseurs virtuels et interactifs

en ligne... Il faut multiplier les perspectives et les produits non homologués, favoriser la « biodiversité » chorégraphique et performative, encourager le renouvellement générationnel.

Entretien réalisé par Anne Davier